
Gustave de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis*

Postface de Laurence Cossu-Beaumont. Paris, Aux Forges de Vulcain, 2014. 556 p. ISBN: 978-2-919176-52-6. 20 €

Cécile COTTENET



Édition électronique

URL : <http://erea.revues.org/4537>

ISBN : ISSN 1638-1718

ISSN : 1638-1718

Éditeur

Laboratoire d'Études et de Recherche sur
le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Aix
Marseille Université



Référence électronique

Cécile COTTENET, « Gustave de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis* », *E-rea* [En ligne], 12.2 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 07 janvier 2017. URL : <http://erea.revues.org/4537>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2017.



E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Gustave de Beaumont, Marie ou l'Esclavage aux États-Unis

Postface de Laurence Cossu-Beaumont. Paris, Aux Forges de Vulcain,
2014. 556 p. ISBN: 978-2-919176-52-6. 20 €

Cécile COTTENET

RÉFÉRENCE

Postface de Laurence Cossu-Beaumont. Paris, Aux Forges de Vulcain, 2014. 556 p. ISBN:
978-2-919176-52-6. 20 €

- 1 Voici, à plus d'un titre, un bel et curieux objet. Beau : le livre est épais, la typographie et la mise en page, élégants, le grammage du papier, généreux. Curieux : la page de garde nous informe que le texte de Gustave de Beaumont (1835) s'inscrit ici dans la « collection Littératures ». Pourtant *Marie ou L'Esclavage aux États-Unis* (2014) est un texte hybride, formé d'un roman agrémenté de nombreuses et abondantes notes de bas de page offrant analyses historiques, politiques et sociologiques, suivi de trois notes particulièrement développées, et doté d'une postface fort éclairante de l'universitaire Laurence Cossu-Beaumont, spécialiste des études afro-américaines à l'université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle. Dès l'avant-propos d'ailleurs Gustave de Beaumont prévient son lecteur, tout en se prémunissant contre la critique : son but « principal n'a point été de faire un roman », mais d'offrir « la vérité sous le voile de la fiction » (3). Cette vérité est bien sombre, car enfin « la condition de la race noire en Amérique, son influence sur l'avenir des États-Unis, sont le véritable objet de cet ouvrage » (8). C'est bien ici le sujet, plus encore que l'esclavage, que traite l'ami et compagnon de voyage de Tocqueville.
- 2 Entre mai 1831 et mars 1832, Beaumont accompagna Tocqueville aux États-Unis dans le but d'établir un rapport sur le système pénitentiaire américain, publié en 1833. On sait ce que Tocqueville rapporta de ce voyage, moins ce que Beaumont en fit. Laurence Cossu-Beaumont montre très bien en quoi les cahiers et correspondances de Tocqueville éclairent la genèse du texte de Beaumont, ce qui contribua à pousser les chercheurs à examiner le texte de ce dernier à la lumière de *La Démocratie en Amérique*. Beaumont se plaçait lui-même sous le patronage de Tocqueville, lui exprimant son admiration à plusieurs reprises. De fait il est tentant – l'auteur lui-même l'écrit – de voir dans *Marie* la face sombre du tableau dressé par Tocqueville, et John Stuart Mill lui-même avouait n'avoir lu « aucun livre qui ait représenté la vie sociale américaine sous des couleurs aussi sombres »¹. Or si Tocqueville ne consacre qu'un unique chapitre à la question raciale, c'est sans doute parce qu'il savait la teneur du roman de son ami, comme il l'indiquait en note dans sa propre introduction.
- 3 Hormis les spécialistes et amateurs de littérature romantique, la dimension littéraire du texte ne retiendra guère l'attention du lecteur. En accord avec le dessein de Beaumont, la trame narrative est simple : l'histoire de l'amour contrarié et tragique de Ludovic et d'une jeune métisse, Marie, est avant tout prétexte au récit des désillusions du jeune Français. Venu découvrir les vastes étendues des États-Unis, il mesurera l'écart entre ce qu'il y découvrit et ce qu'il avait entendu vanter de ce pays, « la sagesse de ses institutions, son amour pour la liberté, les prodiges de son industrie, la grandeur de son avenir » (46). Le procédé est classique : les origines françaises de l'observateur tout à la fois lui procurent



la bonne distance et l'autorisent à juger, tandis que le personnage de Marie incarne la problématique de la « tache » de sang noir et l'arbitraire principe d'hypodescendance (*one drop rule*). Enfin la peinture du caractère des Américains n'est pas sans rappeler la théorie des caractères nationaux telle qu'elle fut notamment développée par Mme de Staël, et la référence à Corinne (26) n'étonnera guère. Si l'excès des sentiments propre à la littérature romantique peut aujourd'hui prêter à sourire, néanmoins il sert bien le propos de Beaumont qui par le biais de son narrateur cherche à émouvoir le lecteur sur le sort des Noirs en Amérique. L'indignation de Ludovic se trouve ainsi renforcée par l'intensité des sentiments qu'il porte à Marie.

- 4 Si Tocqueville a cherché à comprendre les institutions des États-Unis, le texte de Beaumont est avant tout « un tableau de mœurs », un portrait de l'Amérique jacksonienne, du moins « [s]es principaux traits, mais non toute la physionomie de la société américaine » (5). Le roman et les trois notes plus étoffées qui le suivent offrent ainsi des observations sur le rôle de la religion et les différentes sectes que Beaumont y trouva, l'importance de l'argent, les femmes, la culture, sans oublier les Indiens, obstacle aux visées expansionnistes de Jackson dont on sait quel sort il fit subir aux nations Cherokee, Seminole, Muscogee, Chickasaw et Choctaw le long de la Piste des larmes (*Trail of Tears*). Dans la note qui leur est consacrée, Beaumont se fait historien plutôt qu'anthropologue, s'appuyant sur des récits de voyages et d'expéditions, et ne s'appesantit guère sur la violence de la déportation. C'est en effet, comme le fait remarquer Laurence Cossu-Beaumont, la violence des décrets, plus que celle des armes, que l'auteur met en avant. Quant aux pages du roman dédiées aux Indiens, elles ne sont pas exemptes d'un certain primitivisme, lorsque Ludovic évoque les « Indiens simples d'esprit, mais forts par le cœur » (169).
- 5 Les observations de Beaumont sur les Américaines – dont on apprend qu'elles n'entendent rien à la musique, la faisant « par mode, et non par goût » (69) – reflètent les préjugés de son époque... mais ont-ils réellement disparu? « J'admirai, dans cette occasion, combien les femmes nous sont supérieures dans l'exercice de la charité. Leur bienfait n'est jamais à charge, parce que, avec elles, comme c'est le cœur qui donne, c'est aussi le cœur qui reçoit » (79). Les fragments de ce chapitre 12 sur les arts, la culture et la littérature révèlent un certain sens de la formule, tandis que l'auteur apporte son soutien à l'idée communément admise tout au long du 19^e siècle que les États-Unis n'avaient ni poésie ni littérature propre. Les raisons qu'invoquent Beaumont sont multiples : puisque l'argent dans ce pays est tout, et la littérature guère lucrative, on ne s'étonnera pas de l'absence d'auteurs. Une autre raison tient de l'idéal romantique tout autant, semble-t-il, que du préjugé en faveur d'une supériorité artistique et littéraire européenne. On appréciera ici la sentence finale : « La littérature américaine ignore entièrement ce bon goût, ce tact fin et subtil, ce sentiment délicat, mélange de passion et de jugement froid, d'enthousiasme et de raison, de nature et d'étude, qui président, en Europe, aux compositions littéraires. Pour avoir de l'élégance dans le goût, il en faut d'abord dans les mœurs » (203-4). Déjà Beaumont remarquait l'asymétrie des rapports littéraires transatlantiques : tout comme Sartre s'étonnera en 1946 de ne rencontrer chez les Américains aucun enthousiasme pour Faulkner, il fut forcé de constater au début des années 1830 que le plus traduit et connu des écrivains américains en France, J.F. Cooper, ne suscitait pas véritablement l'admiration de ses compatriotes. Celui qu'il nomme « le Walter Scott américain » « ne trouve dans son pays ni fortune ni renommée. Il gagne moins avec ses livres qu'un marchand d'étoffes; donc celui-ci est au-dessus du marchand

d'idées » (213-14). Les historiens du livre et de la littérature noteront avec intérêt que Beaumont envisage ici l'auteur à la fois selon une conception romantique et dans une perspective professionnelle. Sa remarque est d'autant plus pertinente – tout en étant partiellement erronée – que depuis les travaux de William Charvat dans les années 1950 Cooper est reconnu comme le premier écrivain professionnel aux États-Unis².

- 6 Si quelques formules et images font sourire le lecteur américaniste complice, l'intérêt principal du livre réside dans la peinture et les analyses de la question noire. Comme la postface le fait remarquer, le titre est quelque peu trompeur, car le propos n'est pas tant l'esclavage que ce « préjugé puissant, inflexible, répandu dans toutes les classes, accepté par tout le monde, dominant la société américaine » (131) que le personnage de Ludovic n'hésite pas à qualifier de « haine profonde des Américains contre les noirs » (135). Comme Laurence Cossu-Beaumont l'écrit, l'auteur a parfaitement saisi « à quel point les relations raciales, et le poids des origines, régissent toute la vie sociale » des États-Unis (532). De fait la postface éclaire très bien le contexte de l'écriture du texte au prisme de l'histoire de l'esclavage et de l'abolitionnisme.
- 7 Le roman, et la longue « Note sur la condition sociale et politique des nègres esclaves et des gens de couleur affranchis » se nourrissent des rencontres de Beaumont et Tocqueville avec des partisans de l'abolitionnisme (529), de leurs lectures, non seulement de la Constitution, mais également des lois de plusieurs états, des Codes noirs de la Louisiane notamment, et des journaux. Rappelons que le séjour des deux Français au début des années 1830 coïncida avec la montée de l'abolitionnisme radical d'un William Lloyd Garrison, tandis que plusieurs révoltes d'esclaves témoignaient de l'urgente nécessité d'abolir cette « institution qui blesse les lois de la nature, de la morale et de l'humanité » (107) et que l'Angleterre s'apprêtait à passer le décret pour l'abolition de l'esclavage dans ses colonies, isolant davantage les États-Unis dans leur pratique inhumaine. Beaumont rend parfaitement compte de la complexité des débats tels qu'ils se posent à ce moment-là, depuis les solutions proposées par les différents courants abolitionnistes – déportation en Afrique ou *amalgamation* – jusqu'à l'hypocrisie des Pères fondateurs. Ayant lu *Notes on the State of Virginia*, il examine les conséquences de l'esclavage non seulement sur les Noirs, mais également sur les Blancs, comme le faisait Jefferson dans son chapitre 18, et entrevoit la violence de la crise à venir. Il est intéressant de voir que ses hypothèses ne le poussent toutefois pas à conclure à la Sécession, comme en témoigne cette analyse :

Faut-il prévoir dans l'avenir une crise d'extermination? Dans quel temps? Quelles seront les victimes? Les blancs du Sud étant en possession des forces que donnent la civilisation et l'habitude de la puissance, et certains d'ailleurs de trouver un appui dans les Etats du Nord, où la race noire s'éteint, faut-il en conclure que les nègres succomberont dans la lutte, si une lutte s'engage? (389 – je souligne)
- 8 Cette conclusion nous invite à revisiter les années qui séparent l'ère jacksonienne de la Sécession, afin de mieux saisir les événements qui privèrent finalement le Sud d'un appui qui n'eût été fondé que sur la seule communauté d'origines raciales.
- 9 L'acuité de l'analyse de la ségrégation, de jure comme de facto, est peut-être plus frappante encore. « ... lorsque la défense n'est pas dans la loi, elle est toujours la même dans les moeurs; une barrière d'airain est toujours interposée entre les blancs et les noirs » (387). Par la voix de son personnage et à travers son amour contrarié, Beaumont exprime avec la plus grande conviction sa propre indignation face aux humiliations et violences constantes infligées aux Noirs :

...lorsque je vis, dans les Etats libres de l'Union, la population noire couverte d'un opprobre pire peut-être que l'esclavage; toutes les personnes de couleur flétries par le mépris public, abreuvées d'outrages, encore plus dégradées par la honte que par la misère : alors je sentis s'élever en moi de terribles combats. (130)

- 10 Bien avant les romans du *passing* de Chesnutt au tournant du 20^e siècle ou de Nella Larsen dans les années 1920, Beaumont avait saisi le drame du principe d'hypodescendance qui voulait qu'une unique goutte de « sang noir » classe un individu comme Noir. Le personnage de Marie, incarnation de la figure de la « tragique mulâtre » comme le souligne Laurence Cossu-Beaumont, pose, déjà, la question de l'identité dans une société où la crainte de la miscégénération grandissait à mesure que les abolitionnistes radicaux gagnaient du terrain. La problématique de la « souillure », de la « flétrissure », de la « tache » des origines est au cœur du roman, préfigurant des représentations littéraires plus contemporaines tels *The Human Stain* (2000) de Philip Roth, ainsi que le souligne à juste titre la postface. Comme le constate Ludovic, « Il n'est qu'un seul crime dont le coupable porte en tous lieux la peine et l'infamie, c'est celui d'appartenir à une famille réputée de couleur. La couleur effacée, la tache reste. . . » (143).
- 11 Aux spécialistes de l'Amérique du 19^e siècle, cette belle réédition offre un riche tableau de l'ère jacksonienne, tout autant qu'une analyse stimulante et éclairée de la complexité des États-Unis, plus particulièrement dans son rapport à l'esclavage et à la population de couleur. *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis* trouvera sans aucun doute une place de choix dans la bibliothèque de tout américaniste, tant les enjeux qui traversent ce texte hybride résonnent avec la longue histoire de ce pays, ce que met en lumière l'érudite postface.

NOTES

1. John Stuart Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, Paris : J. Vrin, 1994, p. 110.
2. Voir William Charvat, "Cooper as Professional Author", *New York History*, Vol. 35, No. 4 (October, 1954), pp. 496-511. Accessible sur <http://external.oneonta.edu/cooper/articles/nyhistory/1954nyhistory-charvat.html>.

AUTEURS

CÉCILE COTTENET

Aix-Marseille Université, LERMA EA 853